Esdras d'un demi-siècle, qui touche à la fin de l'exil et fleurit à Jérusalem vingt ans à peine après l'arrivée des premiers colons. On l'interroge au sujet de quelques jeûnes annuels, commémoratifs des mauvais jours, dont il semble désormais équitable de s'affranchir. Au lieu d'une réponse directe, il va chercher dans Isaïe même une instruction plus importante sur la réforme des intentions et des mœurs... Avant Zacharie, avant et après la déportation des Juifs, fleurirent plusieurs prophètes dont les ouvrages nous restent. Ce sont entre autres : Sophonie, Jérémie, Ézéchiel. Les écrivains de cette époque lisaient beaucoup leurs devanciers, et ils y font, Jérémie surtout, de fréquentes allusions. Beaucoup de ces allusions ont trait à la seconde moitié d'Isaïe. » M. Le Hir conclut à bon droit : « Isaïe est incontestablement l'auteur de tout le recueil consigné sous son nom dans la Bible[1]. »

[1] A. Le Hir, *Études bibliques*, t. I, p. 130-137.



## CHAPITRE IV.

### LE LIVRE DE DANIEL.

M. Renan, pour expliquer comment il a perdu la foi, ne s'en prend pas seulement à Isaïe. Il reproche aussi à l'Église d'avoir voulu lui imposer comme une œuvre authentique de Daniel, qui vivait ou est censé avoir vécu au VIe siècle avant Jésus-Christ, une production apocryphe fabriquée du temps des Machabées, c'est-à-dire environ cent soixante-dix ans seulement avant l'ère chrétienne. Sa raison se révolta contre cette exigence absurde; il se sépara de l'Église. M. Renan ne doute en aucune façon que l'Église n'ait tort dans sa croyance; il accorde volontiers à l'Allemagne incrédule l'infaillibilité qu'il refuse à l'autorité enseignante dans le Christianisme. L'Allemagne prononce contre nous; nous sommes donc condamnés sans appel. « Le livre de Daniel, dit-il, que toute l'orthodoxie rapporte au temps de la captivité, est un apocryphe composé en 169 ou 170 avant Jésus-Christ[1]. » M. Renan va jusqu'à insinuer sourdement que les chrétiens partagent sa manière de voir sur Daniel et que, s'ils ne se rétractent point, c'est seulement parce que leurs dogmes les obligent à garder ce prophète à perpétuité. « De la part de l'Église, dit-il, avouer que Daniel est un apocryphe du temps des Machabées serait avouer qu'elle s'est trompée; si elle s'est trompée en cela, elle a pu se tromper en autre chose; elle n'est plus divinement inspirée[2]. »

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 15 (*Souvenirs* p. 293).

[2] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 18 (*Souvenirs*, p. 302).

Cette accusation de M. Renan contre l'Église repose sur une erreur historique. S'il connaît l'histoire des attaques contre la Bible, il ne peut ignorer que ce qu'il avance dans ces lignes est inexact. Les Allemands sont les premiers qui aient contesté l'authenticité d'Isaïe, mais ils ont eu des précurseurs dans leurs attaques contre Daniel. Il y a près de seize siècles, avant la conversion de l'empereur Constantin, dans le douzième livre de ses *Discours contre les chrétiens*, le fameux philosophe néoplatonicien Porphyre avait déjà dit ce que répète maintenant M. Renan : Le livre de Daniel est un apocryphe composé du temps d'Antiochus Épiphane, c'est-à-dire en 169 ou 170 avant Jésus-Christ[1]. Il appuyait son assertion sur la multitude et sur l'exactitude des détails renfermés dans ce livre et concernant le règne de ce roi de Syrie; en d'autres termes, il disait tout ce que disent les rationalistes contemporains[2]. Il rejetait Daniel parce qu'il contient des prophéties. Déjà, avant lui, Jules Africain avait élevé des doutes contre l'histoire de Susanne, pour des raisons philologiques[3] et Porphyre ne manqua pas de répéter ces arguments[4].

L'Église connut ces objections et ses docteurs les discutèrent. Origène répondit à Jules Africain : nous possédons

[1] « Quia vidit Porphyrius universa completa, et transacta negare non poterat, superatus historiæ veritate, in hanc prorupit calumniam ut ea quæ... futura dicuntur, propter gestorum in quibusdam similitudinem sub Antiocho Epiphane impleta contendat. » Saint Jérôme, *Prolog. in Dan.*, t. xxv, col. 491.

[2] « L'antiquité, dit à ce sujet le *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck, 2e édit., p. 1367, l'antiquité n'offre pas d'échantillon plus curieux de cette science que nous sommes trop portés à croire toute moderne, la critique historique. »

[3] J. Africain, *De historia Susannæ epistola ad Origenem*, dans les Œuvres d'Origène, Migne, *Patr. gr.*, t. xi, col. 41-48.

[4] Dans saint Jérôme, *Prolog. in Dan.*, t. xxv, col. 619. Voir plus haut, p. 464.



encore sa réponse[1]. Saint Méthode de Tyr, Eusèbe, Apollinaire, saint Jérôme et bien d'autres répondirent à Porphyre. L'Église — que ceux que troublerait l'observation insidieuse de M. Renan le remarquent bien, — n'était alors liée par aucune définition; elle n'avait point publié de canon officiel des Livres Saints[2]. Si les difficultés contre Daniel lui avaient paru fondées ou si elle n'avait pas trouvé la tradition bien établie en sa faveur, elle n'aurait pas balancé à l'exclure de la collection des Saintes Écritures. Elle a toujours estimé à trop haut prix la parole de Dieu pour permettre à la parole de l'homme d'usurper ce titre sacré; elle a toujours été impitoyable contre les productions apocryphes, quelle qu'en fût la vogue ou la réputation, et les anciens papes les ont condamnées avec une inflexible sévérité[3].

Mais l'Église vit justement que toutes les objections de Porphyre contre Daniel se réduisaient à une seule, savoir qu'il y avait dans son livre des prédictions de l'avenir; il n'y signalait aucune inexactitude historique, aucune espèce d'erreur; il reconnaissait au contraire que tout ce qu'il contenait était conforme à la vérité; tout le crime de Daniel était d'être prophète. L'Église croyait alors comme aujourd'hui au surnaturel et aux prophéties; elle conserva Daniel et elle fit bien. Les découvertes récentes faites en Chaldée et à

[1] Origenis, *Epistola ad Africanum*, t. xi, col. 48-85.

[2] Le plus ancien canon de l'Église sur l'Ancien Testament fut donné dans un concile de Rome tenu sous le pape Damase, vers 374 (Voir notre *Manuel biblique*, 6e édit., 1888, t. i, nº 34, p. 92). Le pape Damase eut saint Jérôme pour secrétaire. *Les Discours contre les chrétiens* de Porphyre avaient paru quatre-vingts ans environ avant ce concile, entre 290 et 300. Voir *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, t. i, p. 162-195.

[3] Voir les listes d'apocryphes publiées sous le nom du pape S. Gélase, *Notitia librorum apocryphorum qui non recipiuntur*, dans Mansi, *Collectio Conciliorum*, ann. 494, t. viii, col. 165-172.

Babylone lui donnent déjà raison et l'avenir ne fera que confirmer davantage la justesse de ses décisions.

Le livre de Daniel est celui de tous les écrits de l'Ancien Testament qui offre le plus vaste champ à la critique historique. Par son origine et par son sujet, il ne ressemble à aucun autre. Il n'a pas été composé en Palestine, par un Juif vivant au milieu des Juifs. Son auteur était un personnage officiel et important, d'une piété profonde, d'une conduite irréprochable, grand dignitaire à la cour du plus grand empire d'alors, rapproché par ses fonctions d'un roi et de courtisans païens, ministre, en un mot, de Nabuchodonosor et de ses successeurs dans la grande Babylone. Son livre est en partie son histoire et cette histoire se trouve intimement mêlée à celle des monarques de ce temps et aux catastrophes de l'empire de Chaldée. Dans la Bible hébraïque, sa prophétie se partage en deux parties égales. Les six premiers chapitres racontent des événements historiques, les six derniers sont des visions prophétiques de l'avenir d'Israël et du monde. Par son contact avec de grands événements de l'histoire profane, qui nous sont connus par les récits des auteurs grecs, ce livre fournit ample matière aux arguties des rationalistes, mais par son caractère, on peut dire, babylonien, et grâce aux découvertes providentielles faites par les savants de nos jours sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, il nous est facile de le venger.

Il reste encore assurément quelques obscurités dans la partie historique du livre de Daniel, mais comment pourrait-il en être autrement pour une époque si lointaine? Ces obscurités sont une preuve de notre ignorance, non des erreurs de l'auteur sacré. Elles se dissipent d'ailleurs l'une après l'autre, à mesure que la lumière se fait dans le domaine de l'archéologie orientale. Ainsi ce fameux Balthasar, qu'on reprochait tant à Daniel, parce qu'on ne le trouvait pas dans Hérodote, nous lisons maintenant son nom dans les inscrip-



tions cunéiformes contemporaines de la chute de Babylone[1]. Les révélations de l'assyriologie sont si concluantes en faveur de Daniel, qu'un savant, dont personne ne contestera la compétence en cette matière, M. François Lenormant, membre comme M. Renan de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, n'a pas hésité à faire avec loyauté la confession suivante : « Je dois avouer qu'une partie des arguments invoqués par Corradi, Eichhorn, Jahn, Gesenius, de Wette, Lengerke, Ewald et Hitzig [contre le livre de Daniel] m'ont paru longtemps irréfutés. J'acceptais leur opinion et je l'ai même imprimé[2]... Des raisons uniquement et exclusivement scientifiques... m'ont amené à changer d'opinion et... à en revenir aux données de la tradition... Ma conviction nouvelle s'est formée sur l'étude des textes cunéiformes dont le contrôle avait manqué pour le jugement, qu'il y a maintenant, je crois, nécessité de reviser[3]. »

L'assyriologie n'est pas moins précieuse pour venger la seconde partie de Daniel que la première. C'est cette seconde partie qui déplaît particulièrement à M. Renan, parce qu'elle n'est qu'une collection de prophéties. Ceux qui en contestent l'authenticité ne lui font qu'un seul reproche, celui de

[1] Il n'est pas possible d'entrer ici, faute de place, dans tous les détails de la question de Daniel, détails dont M. Renan du reste, ne parle point. Mais ce n'est certes pas pour fuir la discussion que nous n'en parlons point ici. Tout ce qui a trait à la partie hébraïque de Daniel a été discuté dans notre *Bible et découvertes modernes*, 5e édit., 1889, t. IV, p. 422-576, et ce qui regarde Susanne, dans le présent volume, p. 463. Nous devons renvoyer aussi à la *Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 275-305, pour l'histoire de Judith, également attaquée par M. Renan, et dont la discussion exigerait de trop longs développements.

[2] Dans le *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 1869, t. II, p. 243.

[3] Fr. Lenormant, *La Divination et la science des présages chez les Chaldéens, Les six premiers chapitres de Daniel*, Paris, 1875, p. 170-171.

décrire avec une telle exactitude et une telle précision les événements qu'elle annonce comme futurs qu'un contemporain seul est capable, d'après eux, de les avoir racontés de la sorte. Nous nions leur conclusion, mais nous admettons volontiers le fait sur lequel ils l'appuient. Pour nous aussi, Daniel est très exact, parce qu'un prophète est un excellent historien des choses à venir.

Pourrons-nous néanmoins combattre leurs conclusions autrement qu'en recourant à l'inspiration divine? Oui, grâce à l'assyriologie. Heureusement pour le critique catholique, le livre de Daniel a été écrit dans des circonstances exceptionnelles; il n'a pas vu le jour, comme nous l'avons dit, dans les montagnes de la Palestine, mais dans les vastes plaines de la Chaldée, sous un autre ciel et avec un autre horizon. De là une couleur locale, un cachet *sui generis* qui permettent à l'archéologue de déterminer son lieu d'origine, comme les caractères particuliers d'une antique statue ou d'une vieille œuvre d'art fournissent à un homme exercé le moyen d'en indiquer sûrement la provenance.

Daniel a inauguré dans la littérature hébraïque ce qu'on a appelé le genre apocalyptique, dont Ézéchiel ne nous offre encore que quelques exemples isolés. Ce genre est constitué, si l'on peut ainsi dire, par un appareil d'images et de métaphores qui sont pour la critique du plus précieux secours. Le prophète voit apparaître devant lui des visions, des symboles, des formes plastiques empruntées au milieu dans lequel il vit. A Babylone, les Juifs captifs avaient sous les yeux des spectacles dont ils n'avaient jamais été témoins à Jérusalem. Daniel a vécu à une époque très caractéristique. Il a lu sur les murs du palais de Balthasar les mots mystérieux : *Mané, thécel, pharès;* il a assisté à l'agonie et à la mort de l'antique civilisation sémitique de Babylone et de la Chaldée, après avoir joui de tout son éclat; il a salué l'avènement, sur la scène du monde antique, de la race audacieuse de Japhet, en la personne des Perses de Cyrus; il a pris part à une grande révolution politique et sociale. Quelques siècles après lui, à l'époque où la critique rationaliste place le pseudo-Daniel, tout était changé. En Orient, il ne restait plus rien ni de l'empire de Nabuchodonosor ni de l'empire des Perses. Les Aryas d'Europe avaient culbuté à leur tour les Aryas d'Asie, les Grecs d'Alexandre le Grand avaient vaincu les vainqueurs des Chaldéens et s'étaient rendus maîtres des bords de l'Euphrate; les Séleucides régnaient en Syrie et ils y avaient implanté les mœurs et les arts de la Grèce. Les idées helléniques envahirent l'Asie après la conquête macédonienne comme les idées révolutionnaires ont envahi l'Europe après 89. Ce ne sont point là des événements de mince importance et dont il soit permis de ne tenir aucun compte, ce sont de grandes révolutions qui ont bouleversé la face du monde. De tels changements laissent bon gré mal gré leur empreinte ineffaçable sur les hommes qui en ont été les témoins. Un Juif vivant sous les Séleucides ne parlait plus, n'écrivait plus comme un Juif du temps de Nabuchodonosor. Lisez les Machabées et vous apercevrez sur-le-champ que la Palestine est sous la domination d'une race grecque, à cause de certaines manières nouvelles d'écrire et de penser.



Eh bien, la forme littéraire des visions de Daniel nous prouve qu'elles ont été écrites en Chaldée. Il n'était pas aisé d'en donner la preuve, il y a quelques années, avant les découvertes assyriologiques, mais maintenant que la civilisation chaldéenne est sortie, pour ainsi dire, du tombeau où elle avait été ensevelie pendant deux mille ans, nous pouvons parler en connaissance de cause. Dans Daniel, le langage a changé, les images sont nouvelles, toutes les formes symboliques, tout le matériel des visions, si l'on peut s'exprimer de la sorte, appartient à Babylone. Ce n'est plus le langage d'Isaïe ou de Jérémie, c'est une nouvelle

terre et l'on pourrait presque dire de nouveaux cieux. Daniel ne nous dépeint plus le Seigneur d'un trait comme les anciens prophètes, sa description est tout un tableau. Il ne nous le montre plus, comme Isaïe[1], dans son temple; il nous le représente dans les hauteurs des cieux, sous l'aspect du plus auguste des monarques; il ne l'appelle pas Jéhovah Sabaoth, il l'appelle l'Ancien des jours : « Je regardais jusqu'à ce que des trônes fussent placés et que s'assît l'Ancien des jours, *ʿAttiq yômîn;* ses vêtements étaient blancs comme la neige et les cheveux de sa tête comme de la laine mondée; son trône était étincelant comme la flamme et ses roues comme un feu ardent. Un fleuve de feu jaillissait et se répandait devant lui; mille fois mille serviteurs le servaient et d'innombrables myriades se tenaient devant lui[2]. »

Que nous sommes loin ici de la Palestine et des rives du Jourdain! Cette description de Dieu est, avec celle d'Ézéchiel[3], qui vivait aussi en Chaldée, la plus longue que nous lisions dans l'Ancien Testament. Où le prophète a-t-il pris les couleurs de son tableau? D'où vient cette expression d'Ancien des jours qu'on n'avait jamais lue jusque-là dans la Bible? Les prophètes palestiniens, les auteurs des Psaumes ont souvent parlé de Dieu, mais ils ne nous l'ont jamais représenté sous cette forme humaine. Que dis-je? Avant la captivité, un Juif n'aurait pas sans doute compris que Jéhovah fût dépeint de la sorte. Après le retour de la captivité, du temps des Machabées, au moment des persécutions sanglantes du polythéisme grec, lorsque Antiochus Épiphane profanait le temple de Jérusalem en y plaçant la statue de Jupiter Olympien ou quelque autre signe du culte païen[4],

[1] Is., VI, 1.
[2] Dan., VII, 9-10.
[3] Ézéch., I, 26-27.
[4] II Mac., VI, 2.



un prophète aurait moins songé encore à représenter le vrai Dieu sous des traits humains : un tel portrait ne pouvait être tracé qu'à Babylone, à l'époque de la captivité.

Il n'est pas nécessaire d'ailleurs d'être profondément versé en archéologie pour reconnaître sur-le-champ que l'Ancien des jours n'a rien de grec, mais rappelle, d'une manière frappante, les bas-reliefs assyro-chaldéens, où figurent tant de personnages dont la chevelure est frisée et disposée comme en petits flocons de laine, et dont les tuniques semblent avoir été peintes en blanc.

Cette analogie que nous signalons entre les types de l'art babylonien et la description de l'Ancien des jours, nous la retrouvons dans la plupart des autres images du prophète. Bornons-nous à citer ici un exemple. L'empire chaldéen est figuré dans les visions de Daniel sous la forme d'un lion avec des ailes d'aigle : c'était un des sujets favoris des sculpteurs assyro-chaldéens. Aux portes des palais et des temples, dans les frises des édifices et jusque sur les objets usuels, on voit le lion ailé, à tête de lion ou bien à tête humaine, que les textes indigènes appellent *nirgalli* et « lions du bien, lions du bon principe. » Le prophète ne pouvait donc choisir un emblème plus propre à symboliser l'empire chaldéen.

Ainsi la Chaldée nous offre sur ses monuments les traits principaux et caractéristiques des visions de Daniel; elle nous en explique le symbolisme et nous en découvre la signification; elle nous donne comme la clef de ses énigmes; c'est donc là qu'elles ont été écrites. Au contraire, nous ne trouvons rien de pareil dans la Judée. La Palestine n'est pas la terre de l'art. Toutes les recherches récentes des explorateurs européens n'ont pu réussir à y exhumer un seul débris de sculpture d'une époque reculée; on ne trouve rien qui rappelle ces grandes images de Daniel; ce n'est donc pas là qu'il faut en rechercher l'origine.

Quand un homme parle la langue d'un pays et d'une époque déterminés, nous affirmons sans hésiter : cet homme a vécu dans tel pays et à telle époque. Le prophète qui a écrit les visions connues sous le nom de Daniel a parlé la langue de l'art chaldéen, à l'époque de Nabuchodonosor et de ses successeurs, pendant que Babylone était encore florissante; non celle de la Palestine, quatre cents ans plus tard sous la domination des Séleucides; il vivait donc et il a écrit en Chaldée, du temps de la captivité de Babylone. Aucun critique ne songerait à le nier, si ces visions n'étaient pas des prophéties.

---



# CHAPITRE V.

## LES ÉVANGILES.

Après l'Ancien Testament, le Nouveau. M. Renan n'a pu croire à une Église qui lui présente le livre de Daniel comme authentique; il n'a pu croire non plus à une Église aux yeux de laquelle des Évangiles pleins de contradictions choquantes sont des écrits inspirés. Il revient à plusieurs reprises sur ce point.

« En fait de contradictions, par exemple, il n'y a pas, dit-il, d'esprit dégagé de préoccupations théologiques qui ne soit forcé de reconnaître les divergences inconciliables entre les synoptiques comparés les uns avec les autres[1]. » Et plus loin : « La question de savoir s'il y a des contradictions entre le quatrième Évangile et les synoptiques est une question tout à fait saisissable. Je vois ces contradictions avec une évidence si absolue que je jouerais là-dessus ma vie, et par conséquent mon salut éternel, sans hésiter un moment. Dans une telle question, il n'y a pas ces arrière-plans qui rendent si douteuses toutes les opinions morales et politiques[2]. »

C'est pour la première fois que M. Renan nous présente une objection « tangible » et qui sorte du domaine de la métaphysique. Il rejette Isaïe, Daniel, parce qu'ils contiennent des prophéties, c'est-à-dire du surnaturel, question

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 16 (*Souvenirs*, p. 295).

[2] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 17 (*Souvenirs*, p. 298-299).